LE SOIR

Raoul Collectif: «Arracher la vie à ce contexte de mort»

Après « Le signal du promeneur », puis « Rumeur et petits jours », le Raoul Collectif revient trimballer sa festive et anarchique utopie avec « Une cérémonie ». A Bruxelles, Tournai, Namur et Mons.

David Murgia : « Le théâtre peut développer de l'imaginaire. Se confronter à un récit permet de masser des endroits du cerveau pour observer la réalité de manière différente. » - Celine Chariot

Par Catherine Makereel
Le 6/10/2020 à 11:30

Voici dix ans que Romain David, Jérôme de Falloise, David Murgia, Benoît Piret et Jean-Baptiste Szézot bourlinguent ensemble. Au propre comme au figuré. Depuis les bancs du Conservatoire de Liège, puis la création du *Signal du Promeneur* en 2012, le Raoul Collectif aime marcher, cheminer, vadrouiller, que ce soit pour randonner dans les Fagnes ou partir au Mexique sur les traces d'un chasseur de ptérodactyle. Cette fois, c'est au Bénin que leur féconde errance les a emmenés, nourrissant leur dernière création : *Une Cérémonie* . Depuis Toulouse, où s'est créé le spectacle, les cinq inséparables flâneurs balisent avec nous les sentiers de leurs pérégrinations buissonnières.

Cette nouvelle création s'intitule « Une Cérémonie ». Qu'est-ce qu'il s'agit de célébrer ?

Benoît Piret La vie, le commun.

David Murgia La pièce regroupe des corps perdus qui assistent depuis longtemps à un effondrement, qui ont été dépossédés dans leur chair et dans leur imaginaire, des gens vidés mais qui se tiennent prêts à reconstruire quelque chose. Pour cela, ils ont des toasts à porter, des poésies à lancer, des ancêtres à convoquer, des discussions nécessaires et délicates à amener. Ils ont des fantômes qui les alertent, des endroits à explorer. Ils sont dans une apparente joie à célébrer mais une joie tiraillée, plombée.

Jean-Baptiste Szézot Ce groupe de frères se retrouvent dans une réalité où le rituel et le sacré ont disparu. Or, ce sont ces rituels qui fédèrent le groupe, le fortifient. En reconstruisant ce rituel, ils décident d'arracher de la vie dans le contexte de mort actuel.

> **Le voyage semble essentiel pour déclencher votre écriture. Où êtes-vous allés cette fois ?**

D.M. On est allé au Bénin à la rencontre de griots pour comprendre comment se créent là-bas les contes, les témoignages, les récits. On est aussi allé à la recherche des rythmes à l'origine du jazz, une musique qui inspire beaucoup notre travail. Nous avons également assisté à des cérémonies vaudoues et absorbé ces rythmes qui sortent du langage musical qu'on connaît. La musique nous rassemble dans les périodes de doute, dans les abîmes. Elle nous sort du rationnel et nous remet en mouvement à un autre endroit.

Jérôme de Falloise Cette matière vaudoue et ces rencontres ne se retrouvent pas explicitement sur le plateau. C'est une source d'inspiration qui a décanté en nous, qui a par exemple inspiré la scénographie mais le spectateur ne va pas assister à une cérémonie vaudoue.

> **Le Covid a interrompu les répétitions au printemps dernier, bousculé l'agenda et, sans doute, imprégné votre imaginaire. Comment cela se traduit-il sur le plateau ?**

Romain David Le Covid a fauché la création qui était prévue en avril dernier. On a pu récupérer nos dernières semaines de répétition en juillet mais c'est sûr que, s'il n'y avait pas eu le Covid, ce serait un autre spectacle.

B.P. En même temps, les intuitions d'avant le Covid se sont confirmées. Ça s'appelait déjà « Une Cérémonie », la tentative de chercher un rituel, d'arracher de la vie à un contexte mortifère, c'était déjà là.

D.M. Tous les spectacles du Raoul sont l'histoire d'un rassemblement. Or, la seule chose qui était interdite pendant cette crise, c'était de se rassembler. Finalement, le Covid a confirmé l'urgence de faire ce spectacle.

J.D.F. Ça a influencé la forme aussi, qui nous met à un endroit de jeu particulier, tout nouveau pour nous. Une attitude d'être en scène qui réinterroge notre rapport au public.

B.P. Le spectacle ne peut pas avoir lieu si on ne s'aventure pas dans quelque chose d'inconnu. On doit accepter une part de danger dans cette impro. On doit être très poreux pendant la représentation. Si on est trop calé, ça ne fonctionne pas.

> **Pourquoi Don Quichotte, très présent dans le théâtre en ce moment, vous inspire-t-il ?**

R.D. Il va chercher la vieille armure de son grand-père et utilise les armes du passé pour affronter le monde présent. Il y a quelque chose chez lui de très archaïque, de l'ordre des rêves, des fantasmes, du romantisme. Nous utilisons aussi ces armes poussiéreuses pour raconter des histoires. Il apparaît dans le spectacle mais parmi d'autres figures mythiques ou folkloriques. On interroge nos mythes fondateurs dans cette période où les fondements sont un peu mous.

> **Votre collectif s'appelle Raoul en hommage à Raoul Vaneigem, philosophe situationniste belge. N'avez-vous pas envie, parfois, de suivre une voie plus radicale que le théâtre ?**

R.D. Cette question-là est justement dans le spectacle. Est-ce que parfois, on n'est pas découragé, insatisfait, en doute ? Est-ce qu'on est assez radical ?

J.D.F. Agir, ne pas agir, comment agir ? On est tous pétris de doute. Mais on a besoin d'irrationnel parfois pour passer à l'action. Personnellement, j'ai des moments de gouffres et déprime parce qu'on s'enfonce dans quelque chose de très noir.

D.M. Moi, je ne mélange pas la vie et le théâtre. La radicalité est une question sociale et politique indispensable dans la vie. Le théâtre, lui, peut développer de l'imaginaire. Se confronter à un récit permet de masser des endroits du cerveau pour observer la réalité de manière différente. En multipliant les angles de vue, sans doute qu'on peut créer de l'action mais je n'utilise pas le théâtre pour que les gens sortent dans la rue. Pour ça, je fais des actions politiques. La force du théâtre, c'est de combattre l'insensibilité. C'est déjà énorme comme travail.

J.D.F. Et c'est le lieu de la rencontre. Quand plusieurs personnes voient le même objet artistique, c'est comme si 600 personnes lisaient le même livre en même temps pour en discuter ensuite ensemble. C'est pour ça que c'est terrible de ne pas permettre aux spectateurs de se retrouver après le spectacle, à cause du Covid.

Du 10 au 18/10 au Théâtre National (Bruxelles). Les 17 et 18/11 à la Maison de la Culture de Tournai. Du 23 au 27/3 2021 au Théâtre de Namur. Du 4 au 6/5 à Mars (Mons).

Théâtre politique et poétique: comme un air de famille

Mis en ligne le 6/10/2020 à 11:30
Par Catherine Makereel

Comme un air de ressemblance, une filiation évidente. Prenez *Des caravelles et des batailles* d'Eléna Doratiotto et Benoît Piret, *Points de rupture* de Françoise Bloch ou les spectacles du Raoul Collectif (tous à l'affiche en ce moment) : comme les membres éloignés d'une même famille, ils ont chacun des traits singuliers, bien sûr, mais aussi ce petit quelque chose en commun, ce même terreau mêlant le politique au poétique.

Cet attachement viscéral au collectif, cette façon de creuser tous ensemble, sur le plateau, en injectant le bagage de chacun, cette manière de décortiquer les contradictions du monde moderne et les déraillements politiques mais sans didactisme, avec, au contraire une fantaisie décalée, une poésie lunaire, une énergie joyeuse, joueuse : voilà ce qui rassemble ces univers au sein d'une même tribu. Un essaim familial qui puise une grande partie de son code génétique dans le Conservatoire de Liège, et qui forme l'un des mouvements passionnants du théâtre belge francophone aujourd'hui.

« *Le politique et le poétique nous rassemblent depuis le début, depuis l'école* », confirme Romain David, du Raoul Collectif. A ses côtés, David Murgia abonde : « *On mise sur un théâtre qui croit en l'imagination. Ce n'est pas qu'on n'aime pas les théâtres exclusivement documentaires ou purement militants mais on a toujours eu ce désir d'amener des contenus de société qui nous animent en tant qu'individus, et de les transpercer par notre désir de poésie. Il y a, dans l'activité de l'imagination, un mouvement aussi nécessaire que le mouvement politique. Une énergie qu'on souhaite transmettre à la fin de nos spectacles. Les forces qui nous mettent en mouvement sont aussi la tendresse, la poésie. Des énergies qui n'ont pas l'air politiques mais qui le sont, en fait. Surtout dans un monde qui se vide de la poésie pour tendre vers le rationnel.* »